

Lacan Quotidien



N° 849 – Vendredi 12 juillet 2019 – 11 h 23 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Comment ça tourne

EN AVANT

Les femmes et la Vie ou la malédiction des reproductrices
par Marie-Hélène Brousse

Psychologie des masses aujourd'hui
par Domenico Cosenza

Père, mère, enfant... : cherchez la femme !
par Fouzia Taouzari



Les femmes et la Vie ou la malédiction des reproductrices

par Marie-Hélène Brousse

Avez-vous vu et écouté Kay Ivey ? Une vieille dame puissante ! Elle est l'actuel gouverneur de l'Alabama et vient de promulguer l'*Alabama human life protection act*.

Protéger la vie humaine semble une position respectable, même si ne pas voir plus loin que sa propre espèce, ne pas protéger la planète sur laquelle peuvent, ou non, survivre ces êtres humains, est incohérent. Ainsi 25 *white republican men* ont décidé l'*outlaw abortion in Alabama* (1), l'avortement hors la loi, sans aucune exception, même en cas de viol ou d'inceste. Préférence absolue est donnée à la reproduction de la vie contre un des fondements du symbolique, la loi de la prohibition de l'inceste, base même non seulement de la famille humaine et par conséquent de tout groupe humain, mais encore de tout commerce entre les êtres parlants. La reproduction de la vie est aussi choisie au détriment des droits de l'homme, puisque le viol est un crime qui réduit, contre sa volonté et son désir, un être parlant à un objet. La vie contre les femmes, contre la loi de la famille, la vie contre l'être parlant. J'ai de bonnes raisons d'en être touchée, ayant entendu, toute mon enfance, ma grand-mère me parler de ses amies mortes des suites d'avortements clandestins avant et après la seconde guerre mondiale.

L'avortement n'est que rarement un symptôme en soi. Cela arrive, mais c'est peu fréquent. La plupart du temps, il est le résultat d'un conflit entre le hors-sens de la loi du désir des *parlêtres* et les lois humaines, ou les semblants qui gouvernent une société donnée. Il est la manifestation chez un être parlant de la division ou du clivage, c'est selon, entre une femme et une mère. Bref, c'est généralement un choix forcé, qui laisse une marque, traumatique au sens que donne Lacan à ce terme. Car les êtres parlants, quand ce sont des femelles, ont une caractéristique : *la Vie*, que j'écris avec une majuscule pour la différencier des petites vies que sont nos petites histoires, nos vies minuscules. La force de la Vie est de l'ordre du réel. Peu accessible à la puissance du symbolique,

effleuré seulement par l'écriture mathématique des sciences, elle traverse à certains moments le corps des êtres parlants femelles sous la forme de leur fonction spécifique dans la reproduction, soit la grossesse et l'accouchement. Lors d'un accouchement, *la Vie*, aveugle et muette, prend possession du corps d'un être parlant et se reproduit par lui, peu importe la survie ou non de l'individu. C'est ainsi pour toutes les espèces vivantes. L'avortement manifeste une objection humaine à cette puissance, objection liée aux contre-puissances que constituent le symbolique et l'imaginaire. L'avortement est humain, profondément humain ; il laisse des traces sur les sujets, allant du soulagement au regret, voire à la désespérance.

Le courant anti-avortement actuel est planétaire. Il est porté par la montée en force actuelle, un peu partout dans le monde, de pouvoirs dictatoriaux et autoritaires qui utilisent le discours religieux, essentiellement monothéiste, pour s'imposer. Comme a pu le dire récemment Angelina Harari, présidente de l'Association mondiale de psychanalyse, à propos de la dernière élection au Brésil : est en train de se produire le « *coming out* de l'homme réactionnaire » (2).



Hommage à Cabu

Ces religions sont, comme toutes les institutions établies, des systèmes modélisant le lien social et régulant le rapport d'un individu à son corps. Elles utilisent l'amour de Dieu afin de gérer les masses, au nom du père ou du frère associés au mâle. Pour aller à l'essentiel, les discours religieux sont une police des corps. Ils disent quelles modalités de jouissance sont autorisées à un être parlant dans un groupe donné à une époque donnée. Contrôler *les vies minuscules* est utile pour contrôler *la Vie*. Mais cela se fait toujours de la même manière : par l'impératif de réduire les femmes aux mères. L'avortement et la contraception ont, des siècles durant, été interdits. Cette interdiction, n'empêchant évidemment pas leur pratique, fut une importante cause de mortalité des femmes, s'ajoutant aux risques inhérents à la spécificité du rôle de l'organisme femelle dans la reproduction.

Au XX^e siècle, le déclin du patriarcat joint à une extension des savoirs scientifiques et à la domination du discours capitaliste avaient produit un assouplissement notable. L'appui pris sur les sciences permet aujourd'hui une gestion de la reproduction qui passe par les individus, les *uns-tout-seuls*, et échappe de plus en plus à l'ordre familial traditionnel. Cela concerne la stérilité comme la fécondité et, étant donné que l'organisme femelle est encore à ce jour irremplaçable, on a vu se multiplier des solutions alternatives au patriarcat : familles monoparentales, mères célibataires, mères porteuses, familles homosexuelles...

Mais le point essentiel de la mutation de discours qui advient aujourd'hui est sans doute que la maternité n'y recouvre plus totalement le féminin ; elle ne l'épuise plus. Certes, le slogan des médecins hygiénistes du XIX^e siècle « La femme est née pour être mère » n'avait jamais convaincu personne et, par ailleurs, il a toujours existé des destins féminins hors de la maternité tels que vieille fille, sorcière, sainte ou putain. Seulement une séparation est devenue non seulement visible, mais subjectivement éprouvée, entre l'*être mère* et l'*être femme*. Cela n'est pas sans conséquence.

La maternité a cessé d'être à la fois une obligation de nature et un destin de discours ; elle est devenue un choix de jouissance, pour lequel certains sujets, genrés homme, peuvent opter. La différence entre le genre et le choix de jouissance est donc devenue manifeste. Posons d'ailleurs que la notion de genre ne tient qu'au dire et n'a d'autre substance que de semblant, ce qui n'est pas rien, évidemment. La relégation, voire la ségrégation de discours et de parole de la femme dans la mère n'opère plus à plein.

Il y a donc un renversement d'ordonnement. Si, dans le discours traditionnel, il y a d'abord la mère et secondairement la femme, aujourd'hui il y a d'abord des femmes qui peuvent faire le choix de la maternité. Cela se redouble du fait que la même possibilité de choix est revendiquée aussi pour le choix de genre.

Comment rendre compte alors des victoires récentes et des menaces actuelles sur l'avortement et la contraception, à une période où le nombre d'êtres humains sur terre n'a jamais été aussi important, voire inquiétant ? Comment expliquer que nombreuses sont les femmes qui appuient cette orientation, depuis Kay Ivey jusqu'aux jeunes femmes converties rejoignant les rangs des djihadistes en s'assignant elles-mêmes le rôle de pondeuses pour la cause ?



Si on prend en compte que le mouvement de grande envergure qui se développe sous l'impulsion de l'économie, aujourd'hui mondialisée, est un mouvement vers l'universalité qui s'oppose au réel (y compris sexuel) en tant que modalité, que les luttes pour l'égalité homme-femme amènent à penser que les femmes sont des hommes comme les autres, – mêmes droits, mêmes fonctions, mêmes désirs –, la maternité deviendrait-elle le bastion défensif de la ségrégation, sur le modèle des revendications dites minoritaires qui, elles aussi, défendent la différence de façon ségrégative ? Ce serait la maternité utilisée comme machine de guerre contre un féminisme universaliste et masculin.

Face à un *pousse-à-LOM* comme être parlant, face à cette « masculinisation universalisante », ce mouvement réactionnaire quant aux droits des femmes viendrait-il soutenir que, quand le père s'évanouit, quand la famille mute, c'est le moment pour la mère de prendre le relais, c'est-à-dire le pouvoir ? Lacan l'avait anticipé dans son Séminaire « Les non dupes errent » (3).



Quand la vérité a structure de fiction

Faisons un détour par une fiction qui connaît un succès planétaire, : la série *The Handmaid's Tale* (*La Servante écarlate*), adaptation de l'uchronie devenue best-seller de Margaret Atwood.

Il y a les stériles et il y a les fécondes. Dans cette fiction, interprétation du tournant réactionnaire pris par la modernité, l'ordre de cet état religieux met ce

« fait » (extension de la stérilité des femmes et donc danger pour l'espèce) au service de son principe d'organisation sociale maître/esclave. Les femmes quelles qu'elles soient, femmes-maîtres ou femmes-esclaves, sont écartées de toute parole publique et de toute transmission de savoir. Ce retour vers le passé met les moyens techniques de la modernité au service des maîtres et s'allie avec des préoccupations écologiques. Les épouses ne doivent se consacrer qu'à leurs époux et maîtres, aux enfants et à la maison. La différence homme/femme traditionnelle semble donc à plein régime. Celles qui peuvent reproduire l'espèce sont mises au service des couples de maîtres. Elles sont réduites à la fonction reproduction et exclues de la maternité qui est l'apanage des épouses des maîtres. L'être mère est donc lié à l'être épouse et séparé de la question de la fécondité. Il y a donc les épouses-mères et les servantes fécondes, autrement dit les mères porteuses.

Le système a été cependant pensé et réalisé, du côté des dominants, par des femmes autant que par des hommes. Elles ont donc œuvré à la mise en place d'un système qui pose comme une de ses clefs de voûte la fabrication par la culture d'une différence homme/femme attribuée à la nature, matérialisée par « avoir ou élever un enfant ». Elles sont toutes des Kay Ivey. Elles évoquent les femmes qui, aujourd'hui, votent pour un repli des femmes vers le foyer dont elles sont la garantie. La cause des mères puissantes s'oppose à celle des reproductrices, privées de tout droit humain, privées de leur enfant, c'est-à-dire de leur objet *a*, et réduites à l'esclavage sexuel. Évidemment le féminin fait retour, : désir sexuel et amour chez les servantes-reproductrices. Chez les maîtresses, la survenue de l'objet enfant tant convoité provoque un bouleversement qui ne tarde pas à faire resurgir en elles la cause des femmes et la recherche du pouvoir politique abandonné.

Si l'héroïne choisit d'être mère d'un enfant, c'est d'un homme qu'elle désire. Elle refuse d'être une reproductrice, violée chaque mois lors d'un acte qualifié de « cérémonie ». Elle est donc *pas toute* mère, mais aussi une femme désirante, une amoureuse, et une politique. Quant à la maîtresse, le désir d'enfant et sa venue l'amènent à reprendre la parole publique, à vouloir pour sa fille un autre destin de femme que celui qu'elle avait choisi pour elle, au prix de s'en séparer.

Mettre la mère à la place du père quand la famille défaille et qu'elle s'avère n'être qu'un *troupeau d'esclaves* (4) mené par des dictateurs, se paye du sacrifice du féminin.

Cette série démontre que pour être sacrifié au maternel, le féminin insiste, comme un réel impossible à saturer. Le féminin, pas sans le féminisme certes, mais différent, supplémentaire, saisit toutes les contingences qui s'offrent. Il se loge, voire se réfugie, dans la pratique du silence, de la dissimulation, dans la résistance, la clandestinité, le calcul, la stratégie, l'impulsion, le risque, voire l'assassinat ou la mort. Le féminin n'est pas le pousse-à-LOM, masculinisation par le genre, mais la part cachée qui toujours surprend les corps parlants, comme une errance du réel, une onde gravitationnelle issue de la fusion impossible entre *la Vie* et le langage.

1 : Cf. Durkin E. & Benwell M., « These 25 Republicans - all white men - just voted to ban abortion in Alabama », *The Guardian*, 15 mai 2019. À retrouver [ici](#).

2 : Harari A., « L'usage arbitraire de la loi ou l'attaque de la démocratie contre elle-même », *Lacan Quotidien*, n°805, 5 décembre 2018 : intervention prononcée lors du Forum européen Zadig « Les discours qui tuent », Bruxelles, 1^{er} décembre 2018.

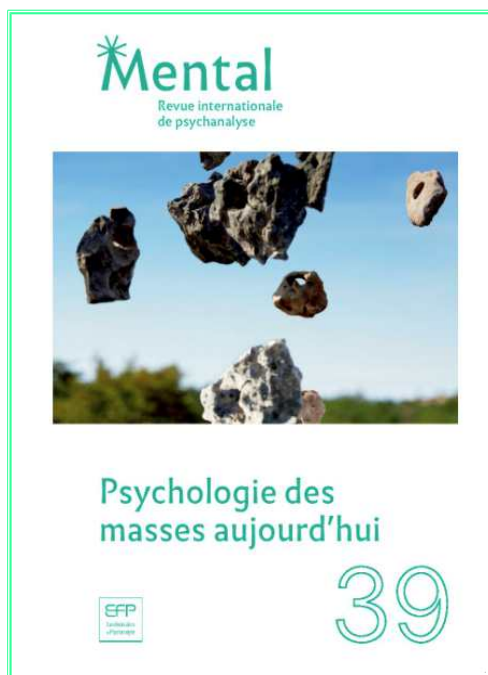
3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 mars 1974, inédit.

4 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 208.

Psychologie des masses aujourd'hui

par Domenico Cosenza

Le nouveau numéro de *Mental* a pour titre « Psychologie des masses aujourd'hui ». Il se présente *in primis* comme une tentative de mettre à jour la *Massenpsychologie* de Freud. Il vise à nous permettre, à partir du dernier enseignement de Lacan, une lecture des événements qui font le *Geistzeit*, l'air de notre temps, une époque qui s'est ouverte avec la surprenante victoire électorale de Donald Trump aux États-Unis et les changements d'orientation qui s'ensuivirent dans le jeu politique mondial avec des incidences en Europe y compris.



Certains termes, « populisme » et « souverainisme » en particulier, ont occupé le devant de la scène, dans les médias comme dans l'opinion publique. Ils désignent une réaction de masse face aux effets dévastateurs de la globalisation qui présente, dans certains cas, une dérive inquiétante. Cette dérive, en effet, va dans la direction qu'Éric Laurent a définie comme une « nostalgie de l'Un » (1), un retour aux origines à la recherche d'une identité nationale ou groupale animée du refus de l'Autre, qu'il soit différent, migrant ou étranger. Lacan l'avait prédit lorsqu'il affirmait que notre destin de marchés communs avait renforcé les processus de ségrégation. Sous toutes leurs formes, ces processus sont l'autre aspect de l'universalisme contemporain, fruit de la science mise au service du capitalisme avancé (2).

Ce numéro 39 de *Mental* étudie, depuis la perspective de la psychanalyse, les changements dans le discours contemporain qui s'inscrivent dans un environnement politique caractérisé par l'actuelle vague dite « néo-populiste » et les phénomènes collectifs qui la distinguent, en particulier dans le contexte européen.

Texte extrait par Marion Outrebon de l'éditorial de Mental n°39, Psychologie des masses aujourd'hui, disponible notamment à la librairie du Congrès PIPOL9 et sur ecf-echoppe (<https://www.ecf-echoppe.com/produit/psychologie-des-masses-aujourd'hui/>)

1 : Cf. Laurent É, « Discours et jouissances mauvaises », Revue Mental, n° 39, *Psychologie des masses, aujourd'hui*, p.55-67.

2 : Cf. Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257 : « Notre avenir des marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation ».



Père, mère, enfant... : cherchez la femme !

par Fouzia Taouzari

Le magazine *Marie Claire* titrait récemment : « Pourquoi le congé paternité est-il la clé de l'égalité femmes-hommes ? » Les hommes sont de plus en plus nombreux à prendre leur congé de paternité, soit onze jours. Aujourd'hui, sept pères sur dix le prennent, généralement à la suite du congé de naissance de trois jours, indique Catherine Durand, dont l'article précise : « alors que l'inspection générale des affaires sociales préconise l'allongement du congé paternité, le gouvernement ne semble pas en faire une priorité » (1). De nombreuses associations féministes réclament la révision de la durée de ce congé, le jugeant trop court pour être efficace.

Parallèlement, nous assistons à une évolution du statut des pères au sein de la famille. Les femmes veulent poursuivre leur carrière ; les hommes sont prêts à assumer ces congés. Entre homme et femme, père et mère, les choses changent, les repères se modifient. Le statut juridique des pères a été modifié. Depuis la loi du 4 juin 1970, dans tous les textes officiels, la mention de « la puissance paternelle » est remplacée par « l'autorité parentale ». La loi du 4 mars 2002 indique que pères et mères exercent en commun l'autorité parentale. Mais le plus frappant est peut-être que désormais, selon la définition juridique de la famille, c'est l'enfant qui fait la famille – non plus un couple qui fait un enfant. Ce n'est plus le « père de famille » ni même les parents qui fondent la famille, mais bien l'enfant.

Deux tendances extrêmes semblent se côtoyer : uniformisation des rôles dans une volonté d'égalité hommes-femmes d'une part, inertie des rôles traditionnellement distincts d'autre part.

Les hommes aujourd'hui ne reculent pourtant plus devant les soins apportés aux enfants, traditionnellement appelés « maternage ». Pour répondre à cette évolution, la préparation à l'accouchement a ouvert ses portes aux hommes. *L'haptonomie* — du grec *hapto*, *haptein* qui signifie « toucher », avec son équivoque affective et *nomos* qui désigne « les lois », mais aussi « la mesure » — favorise l'interaction du père avec le bébé par la voie du toucher. Elle convoque la présence du fœtus mais n'est pas sans interroger la place du corps de la femme, détenteur d'un mystère qu'on risquerait par cette voie de nier.

Cette place du père, présent dès la grossesse, le situe aussi différemment par rapport à l'enfant dès la naissance, avec des effets parfois inattendus. Ainsi, une femme rencontrée dans le cadre de l'accompagnement à la parentalité me confie ne pas parvenir à trouver sa place de « mère » auprès de son enfant accaparé par le père. Présent durant toute la grossesse comme durant le processus de la préparation à l'accouchement, il était également très impliqué lors de la naissance à la maternité. Elle sourit d'avoir rusé pour garder son espace lors des rendez-vous de la préparation à l'accouchement classique : « j'ai pu me retrouver avec d'autres femmes, pour parler de l'angoisse de l'accouchement, c'est tout de même moi qui doit accoucher de l'enfant, pas lui, ironise-t-elle, les hommes doivent être un peu jaloux ou envieux, que ce soit les femmes qui portent la vie ».



L'inassimilable de la procréation

Selon Lacan, « il y a tout de même une chose qui échappe à la trame symbolique ; c'est la procréation dans sa racine essentielle – qu'un être naisse d'un autre. [...] Dans le symbolique, rien n'explique la création. » (2) La mort, l'origine et la naissance relèvent du réel (3) ; père et mère sont a contrario des fonctions symboliques. Le recours au discours établi fonde l'assise subjective : il offre des identifications solides pour incarner ces fonctions, qui ne sont donc pas innées. À défaut de franchir ce passage symbolique, le passage de la femme à la mère, de l'homme au père peuvent témoigner d'un défaut de nouage, ouvrir un *gap*, constituer des moments propices au déclenchement d'une psychose.

La grossesse comme l'accouchement sont des moments de vacillation subjective : on peut traverser cette période sans trop de turbulences, parce qu'on dispose d'une armature symbolique, le voile du fantasme – sorte de programme des représentations parentales transmises par l'éducation. Mais peuvent aussi surgir l'angoisse, l'énigme, voire le hors-sens. Pas de programme, ni de recette pour devenir mère ou père, ce qui met en lumière combien l'instinct maternel n'existe pas ! L'enfant, s'il ne peut s'inscrire dans la réalité – médiée par le lien d'amour fondée par la parole – est, pour reprendre les propos de François Ansermet, pur réel.

Famille traditionnelle versus famille moderne

Quand l'homme se positionne comme chef de famille, comment la mère peut-elle trouver un espace pour advenir comme femme dans un ailleurs autre que la fonction maternelle ? On voit combien famille traditionnelle et famille moderne sont renvoyées dos à dos. Si les sociétés traditionnelles ont fait disparaître la femme derrière la mère, dans les sociétés modernes ce sont les hommes qui font la mère.

Il n'y a pas de façon idéale d'être père. Ainsi, « un homme ne devient le père qu'à la condition de consentir au *pas-tout* qui fait la structure du désir féminin. [...] La fausse paternité, la paternité pathogène » (4) réside chez un père qui veut faire la loi et la faire respecter par la voie de l'ordre en tant que savoir anonyme qui nie la particularité de l'autre dans sa différence. Cette façon de faire *LE* père pousse l'enfant à se réfugier « dans le fantasme maternel, le fantasme d'une mère niée comme femme. » Le congé paternité est un progrès indéniable. Il permet d'offrir la possibilité aux hommes de soutenir une femme dans son rôle de mère et de tisser des liens avec l'enfant. Pour autant, comme le rappelle Lacan, il s'agit de ne pas perdre de vue que la clé du père, réside en ceci « que la cause en soit une femme. » (5)

1 : Dossier spécial, « Marie-Claire s'engage, un vrai congé de paternité pour changer nos vies de femmes », Marie-Claire, 7 mars 2019, à retrouver [ici](#).

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1981, p.202.

3 : Ansermet F., *Clinique de l'origine*, Nouvelle édition revue et augmentée, Cécile Defaut, Nantes, 2012.

4 : Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *La petite Girafe n°18*, décembre 2003, Paris, p.10.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXII, « RSI », Leçon du 21 Janvier 1975, in, *Ornicar ?*, n°2, Navarin, p. 108.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI